

2003-2004 – 3^e séance du 03 décembre 2003.

La perversion n'est plus ce qu'elle était.

Nous avons tous été « enfant » et, comme tels, nous nous sommes tous *défendus* contre ce que la psychanalyse nomme la *castration*. Nous avons eu tous cette tendance à substituer, dans les termes de Freud, notre *préjugé* à notre *observation*. Du moins dans un premier temps. Si ce préjugé persiste, il débouche sur la notion de *déni*, c'est-à-dire sur la position perverse. Freud :...

*Au cours de ces recherches, l'enfant parvient à cette découverte que le pénis n'est pas un bien commun à tous les êtres qui lui ressemblent. La vue fortuite des organes génitaux d'une petite sœur ou d'une compagne de jeu en fournit l'occasion [...]. On sait comment ils réagissent aux premières impressions provoquées par le manque de pénis. Ils nient ce manque et croient voir malgré tout un membre ; ils jettent un voile sur la contradiction entre observation et préjugé, en allant chercher qu'il est encore petit et qu'il grandira sous peu, et ils en arrivent lentement à cette conclusion d'une grande portée affective : auparavant en tout cas, il a bien été là et, par la suite, il a été enlevé. Le manque de pénis est conçu comme le résultat d'une castration et l'enfant se trouve maintenant en devoir de s'affronter à la relation de la castration avec sa propre personne.*¹

Laissant Freud en 1915, avec son étude *Pulsions et destins des pulsions*, nous le retrouvons donc, ici, dès 1923, mais surtout à partir de 1925, avec un nouveau problème, une nouvelle question qui, chose curieuse, n'a d'abord aucun rapport apparent avec la perversion. Il s'agit de la construction du concept de *déni*.

La notion, - nous venons de le voir -, lui arrive tout droit à partir du questionnement sur la *castration*, et du mécanisme de défense qui se met en place habituellement à cet occasion.

C'est en 1925, dans son étude *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*, qu'émerge la notion, précisément en ce passage :

*C'est le processus que j'aimerais décrire comme déni (Verleugnung) qui entre en scène ; il ne paraît ni rare ni très dangereux pour la vie mentale de l'enfant, mais chez les adultes **il introduirait une psychose**. La petite fille refuse d'accepter le fait de sa castration, elle s'entête dans sa conviction qu'elle*

¹ Sigmund Freud, *Die infantile genitalorganisation* (1923). G.W., XIII, 293-298. S.E., XIX, 139-145. Trad. J.Laplanche : *L'organisation génitale infantile*, in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p.115. (Souligné par moi).

*possède bien un pénis et est contrainte par la suite à se comporter comme si elle était un homme.*²

Nous noterons que ce concept est introduit, d'abord à propos de la psychose, et qu'il ne va rejoindre que progressivement le champ des perversions.

Nous noterons alors - et ce n'est donc pas pour rien que je vous parlais au début de ce séminaire de la perversion abordée par les femmes -, que la notion de **déni** (Verleugnung) est bien introduite par Freud à partir de la vie sexuelle de la petite fille, il appelle cela, dans ce même texte, le **complexe de masculinité de la femme**.³

Cependant, nous allons le voir, le petit garçon n'est pas en reste.

*Quand le petit garçon aperçoit de prime abord la région génitale de la petite fille, il se conduit de manière irrésolue, peu intéressé avant tout ; il ne voit rien ou bien, par un déni, il atténue sa perception, cherche des informations qui permettent de l'accorder à ce qu'il espère.*⁴

A cette même époque, le début des années 1920, Freud est préoccupé par la distinction entre la névrose et la psychose. Son texte de 1924 *La perte de la réalité dans la névrose et la psychose*⁵, établit que le **déni**, dans la psychose, est quelque chose qui porte sur la réalité extérieure et non pas, non plus, directement sur la réalité de l'absence de pénis sur le corps de la mère, de la fille, de la femme en général. Le **déni**, ici, répond, mais dans un autre registre, au **refoulement**. Si le refoulement – qui porte électivement sur des formations psychiques qui se présentent comme des revendications du **CA** - induit une névrose ; le déni, quant à lui, - qui est une récusation de certains éléments de la réalité -, induit une psychose.

Mais Freud se rend bien compte que le **déni**, en tant que tel, s'il représente un critère nécessaire, n'est pas suffisant, puisqu'il concerne tout le monde, tous les sujets, sous la forme du **déni de la castration**. Alors qu'est-ce qui est discriminatoire entre les névroses et les psychoses ? Freud va répondre. Ce qui est discriminatoire, c'est sur quoi porte le déni :

² S. Freud, *Einige psychische Folgen des anatomischen Geschlechtsunterschieds* (1925). G.W. XIV, 19-30. S.E., XIX, 241-258. Trad. D. Berger: *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*, in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p.127. (Souligné par moi).

³ S. Freud, *Id.*, *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ S. Freud, *Der Realitätverlust bei Neurose und Psychose* (1924). G.W., XIII, 363-368. S.E., XIX, 181-187. Trad. D. Guérineau: *La perte de la réalité dans la névrose et la psychose*, in *Névrose, Psychose et Perversion*, Paris, PUF, 1973, p.300.

Névrose et psychose se distinguent bien plus entre elles dans la première réaction (la rébellion du Ca contre le monde extérieur) qui les introduit que dans la tentative de réparation qui la suit.

La différence initiale s'exprime dans la résultat final : dans la névrose, un fragment de la réalité est évité sur le mode de la fuite, dans la psychose, il est reconstruit. Ou : dans la psychose, la fuite initiale est suivie d'une phase active, celle de la reconstruction, dans la névrose, l'obéissance initiale est suivie, après coup, d'une tentative de fuite. Ou encore : la névrose ne dénie pas la réalité, elle veut seulement ne rien savoir d'elle ; la psychose la dénie et cherche à la remplacer.⁶

Freud, ainsi, avance sur la problématique du déni en travaillant à discerner les névroses des psychoses. Mais, l'avancée cruciale va se faire en faisant retour sur le travail engagé à propos des perversions. Il faut cependant attendre son remarquable travail sur le fétichisme avec son texte homonyme *Le fétichisme* daté de 1927⁷. Il faut remarquer que ce texte s'inscrit dans la droite ligne de ses travaux de 1924 : *La perte de la réalité dans la névrose et la psychose*, déjà cité, et *Névrose et Psychose*⁸.

Le fétichisme, c'est ce qui permet à Freud de rencontrer que le **déni de la réalité**, en fait, n'est pas spécifique de la psychose, puisque ce déni va s'illustrer remarquablement dans le fétichisme.

Le **déni de la réalité** va se trouver associé par la clinique freudienne à un autre concept en voie d'élaboration et qui entre en scène : le **clivage du moi**. Et chose étonnante, le clivage du moi sera référé, lui aussi, au départ, à la psychose...

Le cas du **fétichisme** est exemplaire. C'est une perversion, sans conteste. A ce niveau, le déni de la réalité porte bien sur l'absence de pénis chez la mère en particulier, chez la femme en général, par extension. Ainsi, en ce cas, nous sommes bien dans le cas de figure freudien du **déni de la castration** des théories sexuelles infantiles étudiées par Freud dès 1905.

C'est très clair pour Freud , concernant le fétichisme :

Je dirai plus clairement que le fétiche est le substitut du phallus de la femme auquel a cru le petit enfant et auquel nous savons pourquoi il ne veut pas renoncer.⁹

⁶ S. Freud, *op. cit.*, p.301 (souligné par moi).

⁷ S.Freud, *Fetischismus* (1927),. G.W., XIV, 311-317. S.E., XXI, 147-157. Trad. D. Berger : *Le Fétichisme*, in *La Vie sexuelle*, paris, PUF, 1969, pp. 133-138.

⁸ S. Freud, *Ibid.*

⁹ S. Freud, *Le Fétichisme*, in *La Vie sexuelle*, in *op. cit.*, p.134.

Le fétichisme se caractérise par la persistance de la position, donc de l'attitude, infantile face au sexe... L'hypothèse que faisait Freud sur la persistance du fonctionnement des pulsions partielles telle qu'on peut la lire dans son texte *La notion de pulsion dans le processus pervers*¹⁰, se vérifie à ses yeux.

Quelle conséquence cela a-t-il ? Une régression et une fixation à un stade antérieur de l'évolution sexuelle infantile. Il s'agit bien d'un mécanisme défensif vis-à-vis de la réalité perçue comme insupportable. Freud va en faire un élément central constitutif de l'organisation perverse. Il s'agit, à chaque fois, de neutraliser l'angoisse de castration qui surgit à la perception de cette réalité.

*Le processus était donc celui-ci : l'enfant s'était refusé à prendre connaissance de la réalité de la perception : le femme ne possède pas de pénis. Non, ce ne peut être vrai car si la femme est châtrée, une menace pèse sur la possession de son propre pénis à lui, ce contre quoi se hérissent ce morceau de narcissisme dont la nature prévoyante a justement doté cet organe.*¹¹

Notons, cependant, que déni et refoulement sont bien parents, bien que parfaitement distincts :

*La plus vieille pièce de notre terminologie psychanalytique, le mot « refoulement » se rapporte déjà à ce processus pathologique. Si l'on veut séparer en lui plus nettement le destin de la représentation de celui de l'affect et réserver l'expression « refoulement » pour l'affect, pour le destin de la représentation il serait juste de dire (Verleugnung) déni.*¹²

Ainsi, le déni fait appel directement au processus pulsionnel, où chaque pulsion n'apparaît au sujet que sous le mode d'une représentation. Le représentant de la pulsion est double, en termes freudiens : le *représentant-représentation*, que Lacan reprendra sous l'appellation du *signifiant*, et le *quantum d'affect*, la charge émotionnelle si vous voulez, qui lui est associée. En ce qui concerne le fétichisme, il est clair que le déni vise spécifiquement le *représentant-représentation*, soit le *signifiant*. Le déni substitue ainsi un signifiant à un autre. Le signifiant ici est le signifiant ou motion représentative, pour parler freudien, qui récuse le manque de pénis chez la mère/femme. Mais, ce n'est pas tout, car arrive à cet endroit ce qui caractérise la position perverse

¹⁰ S. Freud, *Névrose, Psychose et perversion*, Paris, PUF, chap. VII, *La notion de pulsion dans le processus pervers*.

¹¹ S. Freud, *Le Fétichisme*, *Ibid.*, p.134.

¹² S. Freud, *Ibid.*, p.134. C'est moi qui souligne ;

en la spécifiant : va se trouver maintenue, en même temps, une autre représentation, parfaitement inconciliable avec la précédente. Celle-ci, curieusement, prend acte du manque de pénis et se charge aussi de l'angoisse qui y est attenante face à cette question de la castration.

Le phénomène est stupéfiant et nous propulse, avec Freud, au cœur même du fonctionnement de la structure perverse : le déni, ici avec le fétichisme, spécifiquement concentré sur la réalité de la castration, fait apparaître qu'il peut exister chez l'humain – et dans le même temps -, une attitude, un comportement, une façon d'être ou de penser qui rejette la réalité, et qui peut être rigoureusement contradictoire avec celle qui tient compte de la réalité. Deux forces de type psychique sont en conflit : l'une refuse la castration, l'autre l'admet, la tolère, dans le même mouvement et dans le même temps. L'objet fétiche est le lieu d'un compromis entre ces deux forces contradictoires.

Dans le conflit entre le poids de la perception non souhaitée, et la force du contre-désir, il en est arrivé à un compromis comme il n'en est de possible que sous les lois de la pensée inconsciente – les processus primaires. Dans le psychisme de ce sujet, la femme possède certes bien un pénis, mais ce pénis n'est plus celui qu'il était avant. Quelque chose d'autre a pris sa place, a été désigné pour ainsi dire comme un substitut et est devenu l'héritier de l'intérêt qui lui avait été porté auparavant.¹³

C'est, cependant, à la fin de son œuvre que l'on trouvera la formule la plus explicite du fonctionnement du déni dans le fétichisme :

Cette anomalie que l'on peut ranger parmi les perversions se fonde, on le sait, sur le fait que le patient – il s'agit presque toujours d'un homme – se refuse à croire au manque de pénis de la femme, ce manque lui étant très pénible parce qu'il prouve la possibilité de sa propre castration. C'est pourquoi il refuse d'admettre, en dépit de ce que sa propre perception sensorielle lui a permis de constater, que la femme soit dépourvue de pénis et il s'accorde à la conviction opposée. Mais la perception, bien que niée, n'en a pas moins agi et le sujet, malgré tout, n'ose prétendre qu'il a vraiment vu un pénis. Que va-t-il faire ? Il choisit quelque chose d'autre, une partie du corps, un objet auquel il attribue le rôle de ce pénis dont il ne peut se passer. En général, il s'agit d'une chose que le fétichiste a vue au moment où il regardait les organes génitaux féminins ou d'un objet susceptible de remplacer symboliquement le pénis [...]. Il s'agit là d'un compromis établi à l'aide d'un déplacement analogue à ceux que le rêve nous a rendus familiers. Mais nos observations ne s'arrêtent pas là. Le sujet s'est créé un fétiche afin de détruire toute preuve d'une possibilité de castration,

¹³ S. Freud, *Le Fétichisme*, in *op. cit.*, p.135.

*et pour échapper ainsi à la peur de cette castration. Si, comme d'autres créatures vivantes, la femme possède un pénis, il n'y a plus lieu de craindre que votre propre pénis vous soit enlevé.*¹⁴

Mais, Freud aussi, - on l'a évoqué plus haut -, commence à souligner une autre dimension que comporte le fétichisme : le **clivage** psychique du sujet. A partir de son étude du fétichisme, Freud met l'accent sur ce clivage du fait même qu'il rencontre, cliniquement, l'existence au sein même de l'appareil psychique humain, de deux représentations qui sont, pourtant, inconciliables entre elles.

*Revenant à la description du fétichisme, je dois dire qu'il y a de nombreux arguments, et des arguments de poids, en faveur de la position de clivage du fétichiste, quant à la castration de la femme.*¹⁵

Mais l'affaire se complique à nouveau. Freud repère le clivage dans toutes les structures psychiques. Loin d'être réservé au fétichisme, Freud cerne les phénomènes de clivage dans les psychoses, les névroses et, bien sûr, les perversions. Il confirmera ce qui n'était au départ pour lui qu'une hypothèse : il se résout à envisager sa manifestation d'une manière généralisée comme un point de structure de l'humaine psyché.

La formulation la plus achevée se trouve, alors, dans l'*Abrégé de Psychanalyse*, de 1938 ; il s'agit ici du déni de la réalité dans les états psychotiques :

*Au lieu d'une attitude psychique, il y en a deux ; l'une, la normale, tient compte de la réalité alors que l'autre, sous l'influence des pulsions, détache le moi de cette dernière.*¹⁶

Où l'on voit alors que le clivage psychique du sujet va dorénavant s'appeler **clivage du moi**, puisque c'est bien au cœur même du moi qu'il y a coexistence de deux attitudes psychiques, non seulement opposées, mais inconciliables, face à la réalité extérieure. Et Freud, tout de suite, c'est-à-dire la page suivante, généralise la curieuse propriété :

*Nous disons donc que dans toute psychose existe un clivage du moi et si nous tenons tant à ce postulat, c'est qu'il se trouve confirmé dans d'autres états plus proches des névroses et finalement dans ces dernières aussi. Je m'en suis moi-même convaincu en ce qui concerne les cas de fétichisme.*¹⁷

¹⁴ S. Freud, *Abriß der Psychoanalyse*, G.W., XVII, 67-138. S.E., XXIII, 139-207. Trad. A. Berman: *Abrégé de Psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, pp. 80-81.

¹⁵ S. Freud, *Le Fétichisme*, in *op. cit.*, p.137.

¹⁶ S. Freud, *Abrégé de Psychanalyse*, *op. cit.*, p.80.

¹⁷ S. Freud, *Ibid.*, p.80.

Il faut alors se rendre à l'évidence : *deux attitudes persistent tout au long de la vie sans s'influencer mutuellement.*¹⁸ Et, à lire Freud, pour les fétichistes, certes, mais aussi pour tous les pervers, tous les sujets en position de perversion.

Résumons le point où nous en sommes arrivés. La perversion est une persistance d'un ou plusieurs traits de la perversion polymorphe pulsionnelle de l'enfant. Ceci dit, rien n'empêche que le processus sexuel trouve son chemin pour parvenir à la satisfaction au niveau d'un *comportement dit normal*. Car la perversion peut, à la fois, être sujette à la fixation de son évolution sexuelle à un stade infantile, et, en même temps, avoir atteint ce que Freud décrit comme terme de l'évolution sexuelle : le *stade génital*, où doivent s'intégrer les différentes pulsions partielles.

Le fétichisme peut n'être, souvent, que partiellement développé. Ainsi, Freud dira à ce propos qu'il *ne détermine pas entièrement le choix objectal, mais autorise, dans une plus ou moins large mesure, un comportement sexuel normal.*¹⁹ Et c'est bien ce que permet le clivage du moi : persistance du « comportement sexuel normal » avec, en parallèle, un comportement pervers. Coexistent ainsi deux contenus psychiques qui ne s'influencent aucunement. La position perverse fait que le sujet ne parvient pas complètement à détacher son moi de la réalité extérieure. De même que chez le névrosé, la représentation « il y a manque de pénis chez la femme » autorise dans la perversion une évolution sexuelle vers le fameux stade génital, ce qui inscrit, une fois de plus, le processus pervers dans l'évolution dite normale de la sexualité humaine.

Reprenons en main, une dernière fois l'*Abrégé de Psychanalyse* :

*Les faits de clivage du moi tels que nous venons de les décrire ne sont, ni aussi nouveaux ni aussi étranges qu'ils pourraient d'abord paraître. Le fait qu'une personne puisse adopter, par rapport à un comportement donné, deux attitudes psychiques différentes, opposées, indépendantes l'une de l'autre, est justement ce qui caractérise les névroses, mais il convient de dire qu'en pareil cas, l'une des attitudes est le fait du moi, tandis que l'attitude opposée, celle qui est refoulée, émane du Ça ; La différence entre les deux cas est essentiellement d'ordre topographique ou structural, et il n'est pas toujours facile de décider à laquelle des deux éventualités on a affaire dans chaque cas particulier.*²⁰

Il faut donc apprendre à considérer la différence névrose/perversion au-delà de la phrase de Freud déjà citée : *La névrose est le négatif de la perversion* ; en terme de différence de structure, ici pour Freud, en termes de topographie de

¹⁸ S. Freud, *Ibid.*, p.81.

¹⁹ S. Freud, *Ibid.*, p.81.

²⁰ S. Freud, *Abrégé de Psychanalyse, op. cit.*, p.82 (je souligne).

l'appareil psychique. Dans la névrose, ce qui est en cause s'aborde en termes de topographie *inter-systémique* : les représentations inconciliables sont positionnées entre le Moi et le Ca. Dans le fétichisme en particulier, et dans les perversions en général, l'inconciliable se situe dans une topographie *intra-systémique* puisque c'est au sein d'un même système que se situe le conflit, dans le Moi. Et les défenses ont bien, respectivement pour nom, le *refoulement* et le *déni*.

Rappelons ici le remarquable de pertinence du travail effectué par Octave Mannoni, dont je considère la rencontre comme celle de mon premier psychanalyste, dans son article fameux, *Je sais bien...mais quand même*, qui sembla, pour une génération, la mienne en l'occurrence, résumer au mieux la stratégie subtile qui anime cette structure :

Je sais bien que...mais quand même...Une telle formule bien entendu, le fétichiste ne l'emploie pas en ce qui concerne la perversion : il sait bien que les femmes n'ont pas de phallus, mais il ne peut y ajouter aucun « mais quand même », parce que pour lui, le « mais quand même », c'est le fétiche. Le névrosé passe son temps à l'articuler, mais lui non plus sur la question de l'existence du phallus, il ne peut pas énoncer que les femmes en ont un quand même : il passe son temps à le dire autrement. Mais comme tout le monde, par une sorte de déplacement, il utilisera le mécanisme de la Verleugnung (le déni) à propos d'autres croyances, comme si la Verleugnung du phallus maternel dessinait le premier modèle de toutes les répudiations de la réalité, et constituait l'origine de toutes les croyances qui survivent au démenti de l'expérience [...]

On s'aperçoit qu'il n'y a de mais quand même qu'à cause du je sais bien. Par exemple, il n'y a de fétiche que parce que le fétichiste sait bien que les femmes n'ont pas de phallus.²¹

Nous serons donc passés ce soir, du *déni* de la *castration* au déni de la *réalité*, puis à nouveau au déni de la *castration*, je dirai, *généralisé*, puis au *clivage du moi* pour cerner quoi ? Un **paradoxe** psychique sur lequel se centre la structure perverse et son fonctionnement : **savoir quelque chose de la castration, tout en n'en voulant rien savoir**.

Le déni de la castration, on l'a vu, se soutient du clivage. Ce dernier lui est nécessairement associé. Déni et clivage interrogent durement la problématique *phallique* centrale de l'humain et fait vaciller la question de la *différence des sexes*.

Car si la grande question humaine, c'est la castration, comment s'ingénie-t-il, cet humain à parer à **l'angoisse**, l'angoisse de castration qui l'accompagne. Trois possibilités d'issues, dit Freud : 1) le sujet accepte, bon gré, mal gré

²¹ Octave Mannoni, *Clefs pour l'Imaginaire ou l'Autre Scène*, Paris, Seuil, 1969, pp.11-13.

l'impératif de la castration et de la loi en s'y soumettant, mais avec un risque : une inépuisable nostalgie symptomatique devant la perte subie. Cliniquement, c'est ici le lot des névrosés hystériques et obsessionnels : c'est le refoulement qui y est actif ; 2) le sujet n'accepte pas,... tout en acceptant,...à sa manière : démenti et clivage du moi, contournement, fixation, transgression...C'est la perversion ; 3) le sujet n'accepte pas non plus, mais là, c'est un refus total un rejet, un exclusion, une expulsion : *Verwerfung*, c'est la psychose.

Trois faces d'une seule et même problématique ; la problématique phallique.

C'est ce que aborderons la prochaine fois.

Je vous remercie.